



À vélo, pas de casque et les oreilles sifflantes dans le vent d'automne, je file à l'école. De la rue, je bondis sur le trottoir, puis je fonce dans le parc, à la recherche de tous les monticules à sauter. Si mes parents me voyaient, ils tomberaient dans les pommes. Ils sont tellement peureux.

Il faut comprendre. Ils n'ont qu'un seul enfant. Un garçon...

Moi!

Pourquoi n'ont-ils pas eu d'autres enfants?

Quand j'étais petit, je leur ai trop fait peur. Tellement qu'ils ont décidé de ne pas vivre ça deux fois. C'est ainsi que je suis resté fils unique.

Pourtant, j'étais un petit gars normal. Trop vivant, peut-être. Mais peut-on reprocher à un enfant d'être vivant? On les fait pour ça, non?

Encore aujourd'hui, alors que j'ai 13 ans et demi, je leur donne la frousse au moins une fois par semaine. Je suis plus vivant que jamais... surtout ce matin, dans le parc, que je traverse à une vitesse folle.

Je pédale comme un forcené parce qu'hier, une nouvelle fille est arrivée dans ma classe. À cause d'elle, je slalome entre les arbres et je laboure la terre avec mes pneus. Je n'ai jamais tracé d'aussi belles courbes. Propulsé vers mon école où je vais «la» revoir tantôt, je m'envole et mon vélo se

cabre. Ma roue avant ne touche plus le sol. Je deviens dangereux!

Soudain, je repense à mes parents et je retombe sur mes deux roues. D'un solide coup de frein, je m'immobilise devant l'école.

Il faut comprendre leur frousse : ils m'aiment! Le problème, c'est que plus ils m'aiment, plus ils ont peur... et plus ils ont peur, plus ils m'aiment. Cette spirale infernale commence à m'inquiéter.

Ah oui! J'oubliais. Je m'appelle Justin. À cause du fils d'un ancien premier ministre du Canada. Mais cela n'a pas d'importance. L'important, c'est que mon destin est inscrit dans mon nom. Par exemple, quand mes parents me voient approcher de mon vélo, j'ai toujours l'impression d'entendre :

«Just'un! Just'un! Ton casque!»

Just'un ! Tu parles ! Si ça continue, ils vont mourir de peur à cause de moi. Je ne suis tout de même pas pour cesser d'être vivant...

Autant crever !



Immobilisé sur le trottoir, je guette l'arrivée de la « nouvelle ».

À son sujet, je ne peux pas vous en dire tellement pour l'instant : elle ne sait même pas que j'existe. En attendant, par contre, je peux vous parler de mon casque de vélo, celui que mes parents m'obligent à porter, super sécuritaire et tout et tout.

Deux mots suffisent :

« Je l'ha-ïs ! »

Les courroies sont trop larges. Elles appuient sur ma pomme d'Adam. En

plus, mes grandes oreilles sortent par les deux triangles qu'elles forment de chaque côté de ma tête, comme pour les mettre encore plus en évidence.

Mon casque, « je l'ha-ïs ! » et je le porte le moins possible. Avec des élastiques, j'ai mis au point un système qui permet de le fixer au guidon. On dirait le réservoir à essence d'une moto. Résultat : je me sens l'âme d'un motard et je deviens encore plus dangereux.

Mais pour l'instant, ce n'est pas mon casque qui importe. C'est la nouvelle ! Voilà pourquoi je me trouve là, aux aguets, les oreilles grandes ouvertes de chaque côté de ma tête. On dirait que j'écoute l'école plus que je ne la regarde.

Bon, vous l'avez noté : j'ai de grandes oreilles. Enfin, pas si grandes, mais nettement plus grandes que la moyenne. Je ne sais pas d'où ça vient. Mes parents ont des oreilles normales.

Mais chaque fois que je les entends crier «*Just'un!*», on dirait que mes pavillons se raidissent. C'est peut-être comme ça qu'elles ont grandi au fil des années.

Je n'ai aucun complexe à cause de mes oreilles. J'ai même acquis, grâce à elles, un certain sens de l'humour. Par exemple, quand ma mère trouve que je vais trop vite à vélo, je réponds :

– Pas d'danger! T'as vu les freins que j'ai de chaque côté d'la tête? Imagine la résistance au vent!

Et là, ce matin, devant mon école, une nouvelle sensation anime mes oreilles. On dirait qu'elles palpitent. Entre les

deux s'est installée une question opprimente: comment la nouvelle va-t-elle les trouver?

Mes oreilles, je veux dire.

Bien sûr, elle va les trouver. C'est même la première chose qu'elle va trouver en me voyant. Mais comment va-t-elle réagir? À cette pensée, je mets mon casque et me regarde dans le rétroviseur de mon vélo...

Rien à faire! «*Elles*» pointent à travers ma crinière blonde rabattue par le casque et les courroies. Pas de doute, mon nom me va à merveille. *Just'un!* Je suis vraiment unique.

Mais la nouvelle aussi est unique, vous saurez. D'abord à cause de son prénom... Anémone!

Oui, oui! Elle s'appelle Anémone!

En plus, imaginez-vous qu'elle est noire.

Vraiment très noire.



2

Torticolis pour Anémone

Peut-être à cause de la face que j'ai vue ce matin dans mon rétroviseur, je me suis arrangé toute la journée pour qu'Anémone ne me remarque pas. Je ne me sentais pas prêt à l'«affronter», si vous voyez ce que je veux dire.

J'ai décidé de rester discret.

Dans mon cas, rester discret consiste à être toujours... de profil! En effet, vues de côté, mes oreilles paraissent normales. Je le sais, j'ai vérifié. C'est de face qu'elles se déploient. Et c'est assez spectaculaire pour quelqu'un qui ne s'y attend pas.

Je vous avoue cependant que ça a été plutôt compliqué de toujours présenter mon profil à Anémone. Il fallait sans cesse que je la guette du coin de l'œil. Pas question de la perdre de vue : elle aurait pu se retrouver derrière moi. Dans mon cas, ç'aurait été la catastrophe. Mes oreilles de dos, c'est quelque chose !

Ça aussi, j'ai vérifié.

Le plus difficile, c'était de conserver un air naturel. Pas facile, avec le corps raide et jamais les oreilles molles ! Je vous le dis, j'ai passé ma journée à marcher en Égyptien. En plus, je me suis fait un torticolis.

Laissez-moi vous raconter ça.

Une fois, pour éviter qu'Anémone me voie de face, je me suis retrouvé nez à nez avec un mur de corridor. Pas loin de moi, elle me fixait. Je ne pouvais plus bouger ! Seule issue : faire demi-tour et

espérer que mes oreilles seraient plus rapides que son œil.

Pendant un moment, j'ai fait semblant d'examiner une fissure dans le mur en espérant qu'Anémone s'éloignerait. Mais non. Je sentais qu'elle était toujours là. C'est alors que j'ai exécuté mon fulgurant pivot...

Craquement dans ma nuque !

« Ayoye ! »

Torticolis !

La tête de côté, une oreille plus haute que l'autre, piteux, j'ai filé dans la direction opposée. Heureusement, devant moi, il y avait une porte par laquelle disparaître.



Le reste de la journée, j'ai fui Anémone.

Rude journée! Heureusement que j'ai un nez d'une longueur normale, sinon je n'aurais jamais su de quel côté donner de la tête.



À la fin des classes, j'ai un soupir de soulagement. Mes oreilles se détendent et je laisse sortir la vapeur. Je n'en reviens pas: toute la journée, j'ai eu peur! L'amour rendrait-il peureux? Dans ce cas, mes parents doivent s'aimer comme des fous.

Avec précaution, je remonte sur mon vélo et installe mon casque sur ma tête oblique. Je retraverse le parc. Avec mon torticolis, pas question de courir les monticules ni de faire du

slalom. Cette fois, pour mon retour à la maison, je pédale prudemment, sur deux roues et crispé comme un débutant.

De l'autre côté du parc, je suis la piste cyclable le long des rues, à l'intérieur des petits poteaux. Avant d'arriver au dernier coin de rue, celui où d'habitude je ralentis et remets mon casque, j'aperçois ma mère au loin. Elle m'attend devant chez nous, les jumelles braquées sur moi.

Tranquillement, je fais mon arrêt obligatoire complet, regarde des deux côtés en tournant tout le corps, traverse la rue, puis me dirige droit dans les jumelles. Je tente de redresser l'angle de ma tête en inclinant les épaules dans l'autre sens. Mais quand ma mère abaisse ses jumelles, je lis toute la stupeur sur son visage:

«Just'un!»